



HAL
open science

Le décentrage intersubjectif des marqueurs de spatialité

Didier Bottineau

► **To cite this version:**

Didier Bottineau. Le décentrage intersubjectif des marqueurs de spatialité. J. Bacha & R. Bret-Vitoz. Espace et énonciation, Linguistique et littératures françaises et francophones, Tunis: Les Editions Sahar, pp.99-107, 2012, 978-9973-28-351-1. hal-00770350

HAL Id: hal-00770350

<https://hal.science/hal-00770350v1>

Submitted on 5 Jan 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le décentrage intersubjectif des marqueurs de spatialité

Dans l'organisation des systèmes grammaticaux, on distingue deux niveaux d'élaboration de la représentation de l'espace : *l'espace théorique* et *l'espace pragmatique*. L'espace théorique est la conceptualisation thématifiée de l'environnement immédiat dans lequel s'inscrit l'acte de parole : *ici, là* ; l'espace pragmatique est la conceptualisation instrumentale des rapports par lesquels on repère ou capture des objets : *ce livre*. En français, ces deux espaces sont munis de topologies distinctes (binaire pour le premier, ternaire sous certaines conditions si l'on inclut là-bas), bien qu'il existe la possibilité d'incorporer le second au premier (*ce livre-ci-là*) ; d'autres langues comme le breton et le japonais prennent pour ressource le même appareillage morphosyntaxique pour organiser les deux niveaux, se retrouvant avec les mêmes nombre et types de marqueurs spatiaux et de déictiques pour le repérage des objets. En tenant compte du degré d'homologie ou d'altérité des deux niveaux, on distingue en typologie linguistique : des systèmes unaires (*ce livre*), repérage par rapport à un couple interlocutif indifférencié ; des systèmes binaires (*this / that book, ici / là*), repérage scalarisé de type proximal / distal) ; des systèmes ternaires : breton *amañ* « ici », *aze* « là » (2^e personne), *ahont* « là », « là-bas » (3^e personne)). On considère généralement que le centre du système est instancié par le locuteur, et que la topologie s'organise en fonction du système de la personne (locuteur, allocutaire, délocuté), lequel peut être exploité pleinement ou partiellement, avec différents regroupements. On devrait donc en principe pouvoir esquisser une typologie générale des marqueurs des espaces théorique et pragmatique en prenant le locuteur pour point fixe et centre du repère et en organisant les échelles en termes binaires et ternaires par indexation au système de la personne, en respectant les regroupements et asymétries, et parvenir à une sorte de géométrie linguistique de l'espace comme en géométrie on structure l'espace par des coordonnées en abscisse et ordonnée relativement à un centre unique.

Dans la pratique, cette approche se heurte à des résistances. Des systèmes ternaires comme ceux de l'italien et de l'espagnol devraient être d'emplois homologues, et ils ne le sont pas. Le français présente des emplois de *là* qui manifestement signifient *ici*, et des emplois de *ici* où la notion de géocentre énonciatif est pour le moins douteuse ; et cette fluctuation ne coïncide pas avec celle observée en anglais pour *here* et *there*. Pour le dialogue suivant, deux analyses sont possibles :

- Où es-tu ?
- Je suis là !
- Où ça ?
- Ici ! dans mon bureau !

soit on considère que *là* fonctionne selon une deixis décalée, allocentrée sur l'allocutaire en lieu et place du locuteur comme par altruisme allocutif (d'un point de vue géométrique ça fonctionne, mais du point de vue de l'expérience interprétative, cela paraît totalement contre-intuitif) ; soit on considère que *là* représente un « ici interlocutif » élargi, centré sur une coalition de points de vues et non sur un centre organisateur monosubjectif coïncident avec le « point de perception » d'un individu singulier. De même, *qui n'est pas là ?* (vérification de la présence d'élèves en classe) désigne bien l'espace partagé et non l'espace altérisé relativement au locuteur.

Des constats de ce type appellent un affinement de la valeur instructionnelle et de la forme schématique des marqueurs de relation spatiale : il faut y voir non pas des relateurs entre un point fixe centré sur le locuteur et une échelle variable explorant ou remplissant l'espace d'objets selon des topologies diverses, mais des relateurs bipolaires susceptibles de covarier des deux côtés de la relation – du côté de l'espace-objet visé d'une part, et du côté de la construction de la source de point de vue « visante » à partir de laquelle est réalisée la projection spatiale. Ce que l'on recherche, ce sont les processus de décentrement par lesquels l'origine du système peut coïncider avec le locuteur, ou l'allocutaire, ou une coalition interlocutive, éventuellement élargie au-delà du schème dialogal. On s'intéresse également aux conditions de la covariation : cumulative dans certains cas, avec double variation du point de vue source et de l'espace-objet cible ; alternative dans d'autres, avec application de la variation à un pôle ou à l'autre. Cette approche est épistémologiquement motivée par le fait que toute prise de parole n'est jamais qu'une réplique, une contribution verbale individuelle subjective au sein d'une coalition intersubjective stratifiée (étroite : le dialogue ; élargie : le dialogisme et la polyphonie), c'est-à-dire une participation personnelle à une dynamique de groupe socialisée. La notion de sujet ne va pas de soi, elle ne s'invente pas empiriquement à l'instant de parole comme s'il n'existait ni autrui ni antécédance énonciative, et le positionnement même d'ego locutif relativement à autrui co-énonciatif est une construction pour laquelle des modèles configurationnels sont fournis par les formes verbales développées dans une langue donnée. On propose donc de montrer que les systèmes de marqueurs spatiaux incarnent des phénoménologies linguistiques sociales propres à des langues particulières et dont le profil oriente la structuration des « représentations » du monde évoqué. On présentera dans cet ordre des systèmes ternaires, binaires et unaires.

1. Systèmes ternaires

Les systèmes ternaires sont généralement analysés comme figurant la variation de l'objet cible relativement au point de vue source fixe et unifié du locuteur : pour les marques de l'espace transitif, un objet est associé à la 1^e, la 2^e ou la 3^e personne. Les systèmes présentent une homologie de structure évidente, mais différent dans l'usage, principalement en raison des regroupements effectués :

- pas de regroupement : breton *-mañ*, *-se*, *-hont* (les trois personnes articulent une scalarisation de l'espace sans que la morphologie ni les emplois ne laissent présager l'existence de rapports privilégiés entre certaines d'entre elles ; même panoplie de marqueurs pour les espaces théorique et pragmatique)
- regroupement des personnes non egotiques (2^e et 3^e) : basque *hau* (1^e personne), vs *hori* (2^e) et *hura* (3^e), ces deux dernières apparaissant comme des formes composées de la première (*hori* : *hau* + *ri*, *-i* étant par ailleurs la marque du datif et *r* épenthétique ; *hura* : *hau* + *ra*, la marque *-ra* étant par ailleurs l'allatif, de sens « vers », « à » directif).
- Regroupement des personnes interlocutives (1^e et 2^e) : espagnol *este* (1^e personne), *ese* (2^e personne), vs *aquel* (3^e personne), « marginalisé » tant par sa forme même que par ses valeurs d'emploi ; en outre le système *ese* / *este* présente des affinités morphosémantiques avec un autre micro-système, celui des deux verbes « être » de l'espagnol, *ser* et *estar* (Bottineau 2010).
- Regroupement des personnes non allocutives (1^e et 3^e) : italien *questo* (1^e) et *quello* (3^e) vs *codesto* (2^e), forme composée plus complexe, réservé au toscan et munie de valeurs d'emploi spécifiques et souvent modalisées.

Le cas du système des démonstratifs italiens a été analysé de manière différente par Giuseppe Straulino¹. Selon cet auteur, et avec force exemples à l'appui, *questo* s'utilise pour un objet proche du locuteur et/ou de l'allocutaire, *quello* pour un objet distant du locuteur et/ou de l'allocutaire, et *codesto* utilisé en toscan uniquement, pour un objet à la fois éloigné du locuteur et proche de l'allocutaire. Selon cette analyse, *questo* est proximal relativement à un point de vue interlocutivement coordonné, *quello* est distal relativement à un point de vue source du même type, alors que *codesto* est proximal / distal relativement à un double point de vue intersubjectif contrasté, collaboratif mais non coopératif, ce qui situe implicitement l'analyse sur le même terrain que la théorie des relations interlocutives de Douay et Roulland, et place au cœur de l'analyse le principe de la covariation du point de vue source et de l'espace cible.

Pour ce qui est des marqueurs de l'espace théorique, la situation est d'une grande complexité. En espagnol on observe un système ternaire (*aquí, ahí, allí*) « partiellement redoublé » - si l'on peut dire - par une alternance vocalique *i/a* (*acá, *ahá, allá*) ; en italien, le système *qui* – (*costì*) – *lì* est redoublé par la même variable et se complète de *qua* – (*costà*) – *là*, et il faut remarquer que l'inscrutation de la variable *i/a* concerne également la préposition ablative (*de* latin > *di / da* italien). Compte tenu de l'importante variation régionale et dialectale des conditions d'emploi et du fait que certaines variantes se concentrent sur l'emploi exclusif de telle ou telle forme, on ne peut construire un système général fondé sur des alternances fallacieuses (par exemple à Naples seul *acá* est utilisé), mais il existe bel et bien des variantes effectivement pratiquées qui les articulent de manière pertinente. Dans certaines variantes du nord, on opposera *qui* (le ici du locuteur, distinctif de celui de l'allocutaire) à *qua* (le ici interlocutivement partagé, comparable à *là* français dans cet emploi). De même, s'adressant à un allocutaire présent, on dira *Chi è là?* « qui est là » pour parler d'une tierce personne distante repérée par rapport au point de vue interlocutif coordonné, mais si un locuteur s'adresse par téléphone à un allocutaire distant et perçoit en bruit de fond la présence d'une tierce personne en arrière-plan, la question sera *Chi è lì?* « qui est là (avec toi) », *lì* signifiant alors un repérage distal relativement au seul locuteur, l'allocutaire étant exclu du point de vue source. En toscan l'alternance *costì / costà* permet d'affiner encore davantage la covariation de la cible et de la source. En espagnol castillan, la valeur inclusive de *acá* par rapport à *aquí* est corroborée par les contextes affectifs de leurs emplois respectifs (comme les relations parents / enfants, avec des accompagnements intonatifs et gestuels spécifiques) ; en espagnol du Yucatán, *Ven acá* « viens là » ne signifie pas le déplacement mais requiert la focalisation de l'attention de celui qui écoute et se retrouve inclus dans l'espace énonciatif du locuteur (approximativement, anglais *listen* « écoute » ou *look here* « regarde », castillan *mira* « regarde »).

On dispose également d'indicateurs morphosyntaxiques : en castillan « au-delà (de) » se dit *más allá (de)* (littéralement « plus là (de) »), **más allí* étant inattesté (« au-delà » est relatif à un espace distal constitué par rapport à un point de vue interlocutif source coordonné, pas par rapport à un point de vue exclusivement centré sur le locuteur) ; ceci est à comparer au français *là-bas* (espace distal relatif au couple interlocutif pris dans son entier) alors que *là* signifie soit le distal relatif au locuteur (*Pas ici, là !*), soit l'espace d'inclusion interlocutive (*on en est là ?*). En somme, ce que l'on peut dire de l'incrustation de la variable *i/a* dans les microsystèmes spatiaux réflexifs et transitif de l'italien et du castillan lorsqu'elle est sémantiquement investie (avec les réserves évoquées supra), c'est que ce contraste tend à marquer l'élargissement du point de vue source avec inclusion de l'allocutaire et indifférenciation des points de vue interlocutifs. Ceci correspond à la « configuration 2 » de la

¹ sur sa page personnelle ; pas de publication officielle apparente sur cette question.

théorie des relations interlocutives, et dans le cadre de la théorie des cognèmes², le couple des valeurs exclusion / inclusion serait étroitement lié aux propriétés articulatoires mêmes de *i* et *a*. En résumé, le système espagnol est ternaire (variation de l'objet-cible et regroupement des personnes interlocutives) et l'alternance *i/a* peut introduire en supplément la variation du point de vue-source, ce qui le rend clairement compositionnel (variation ternaire de l'espace – objet sur les les trois démonstratifs, et variation de point de vue source par l'alternance vocalique) ; le système italien est localement ternaire (emploi de *codesto*) est la variation du point de vue source se répartit entre l'emploi de *codest-* et la variable vocalique *i/a* : le principe de covariation est manifeste mais son affichage ne se projette pas de manière aussi univoque sur les éléments formateurs.

2. Systèmes binaires

Dans le cas de l'anglais, les grammaires descriptives continuent de présenter les emplois de *this* et *that* selon le contraste proximal / distal, à savoir : variation du placement de l'objet cible relativement à un point de vue source identifié au locuteur. L'échelle de distanciation est appliquée à l'espace (proximité / éloignement), le temps (*at this time of the year, at that time*), la cohésion discursive (*this* présentatif et prospectif / *that* rétrospectif), la modalité (neutralité supposée de *this*, coloration évaluative de *that*). Le maniement de ces échelles est peu aisé dans la mesure où elles peuvent entrer en conflit, aussi observe-t-on d'innombrables contre-exemples. Quoi qu'il en soit, le principe habituellement retenu est celui de la variation du positionnement de l'objet cible relativement à un point de vue source fixe et identifié au locuteur. Deux modèles se distinguent de cette approche : la grammaire métaopérationnelle ou théorie des phases de Henri Adamczewski, qui met l'accent sur des niveaux cognitifs successifs de construction des relations grammaticales, avec modification des conditions d'interaction à l'allocutaire dans la transition de la phase un dite rhématique à la phase deux dite thématique ; et la théorie des relations interlocutives de Douay et Roulland, qui met l'accent sur la capacité des alternances grammaticales à mettre en scène des configurations différenciées de la réception par l'allocutaire des sélections sémantiques opérées par le locuteur sur des questions ciblées. Ces deux modèles renoncent, chacun à sa manière, à expliquer l'alternance par une interprétation référentialiste des échelles (quand bien même on parlerait de temporalité, modalité ou cohésion discursive plutôt que d'espace bi- ou tridimensionnel), et introduisent dans l'analyse le paramètre qui nous intéresse, la variation du point de vue source, à la limite au point de considérer que le couple *this / that* a complètement perdu la valeur « spatiale » stricto sensu au point de se réinvestir dans une alternance énonciative ou interlocutive.

² La théorie des cognèmes, ou cognématique, est une morphosémantique qui définit tout marqueur comme unité d'action motrice à effets perceptuels intersubjectivement distribués, à l'allocutaire dans le cas de toute communication adressée (exophasie orale et « médiophasie » graphique avec reconstruction de l'oralité par la lecture). Cette théorie met en évidence le fait que dans le cas des marqueurs grammaticaux (pas du lexique), l'emploi du marqueur produit à « l'interprétation » l'activation d'un profil relationnel dynamique complexe (par exemple, la relation point de vue source / espace objet cible dans le cas des marqueurs spatiaux) dont la structure et les propriétés correspondent de près à celle des gestes articulatoires moteurs requis pour prononcer les phonèmes engagés dans la structure syllabique (par exemple, /i/ : geste de fermeture → proximalité et exclusion ; /a/ : geste de fermeture → distalité et inclusion). Il ne s'agit pas de mimophonie (imitation vocale, éventuellement synesthésique, de manifestations perceptuelles d'événements et d'objets) mais de corporéité cognitive (dynamique de la construction de représentations à travers l'expérience sensorimotrice qui les vectorise), dans le droit fil de la phénoménologie merleau-pontyenne, la psychologie piagétienne, la théorie varélienne de l'enaction).

Et dans le cadre de la cognématique, l'auteur de ces lignes a proposé que la forme même des démonstratifs anglais incorpore des éléments formateurs « submorphologiques » eux-même munis d'un invariant cognitif interprétatif : *th-*, commun à *this* et *that*, est la signature du repérage préalable d'un objet de discours repéré en situation ou en contexte et met en scène la convocation d'un contenu de mémoire à court terme. Ce *th-* se retrouve dans l'article défini (*the*) et alterne avec *wh-* selon le critère prospectif amémoriel (*wh-*) vs rétrospectif mémoriel (*th-*) dans le cadre d'alternance du type *where* (lieu inconnu) / *there* (lieu connu), *when* (moment inconnu) / *then* (moment connu), *which* (sélection présente inconnue) / *this* (sélection présente connue), *what* (sélection passée inconnue) / *that* (sélection passée connue) ; et l'on observe un trio particulier, *here* / *where* / *there*, par lequel l'identification d'un locus est présentée comme à venir (*where*), immédiate (*here*) ou accomplie (*there*) : en anglais « ici » n'est pas simplement « le lieu où se positionne le locuteur » mais celui dont l'identification est instantanément accessible à la conscience par le biais de la perception immédiate, avec un rôle prépondérant du facteur temps (cf. la corrélation espace / temps dans *I'm here* vs le *I was there* des graffiti sur les monuments historiques). D'autre part, *this* et *that* diffèrent par le contraste final *s* / *t*, dont on a pu montrer qu'il concerne le repérage temporel du moment auquel le référent repéré par *th-* est associé à la notion lexicale introduite par le déterminant démonstratif. En deux mots, *s* est une marque de présent et *t* de passé, que l'on trouve dans le système verbal (*plays* / *played*) et ailleurs (*yes* / *yet* : approbation / concession ; *is* / *it* : identification en cours / révolue, etc.). Pour les démonstratifs, *this* signale que la catégorisation est réalisée maintenant (cet objet dont je vous dit que c'est un...) ; *that* renvoie à une catégorisation réputée déjà obtenue (cet objet dont nous savons qu'il s'agit d'un ..., quitte à reconsidérer ou dépasser ce point de vue) :

Top : In some scientists' minds, the small, round structures featured in this microscopic sample of Martian clay may be fossilized microbes.

En haut: selon certains scientifiques, les petites structures arrondies qui apparaissent dans cet échantillon d'argile martienne pourraient être des microbes fossilisés.

Science today is much more than an endless drone of facts and figures. That is what computers are made for.

La science, aujourd'hui, c'est bien plus qu'une simple litanie de données et de chiffres. Ça, c'est bon pour les ordinateurs.

This: le lecteur n'est pas censé avoir identifié de lui-même le contenu de la photo ; *that* : le jugement est présenté comme un cliché supposé bénéficier d'une adhésion préalable. Or, actualiser au présent la connexion signifié présent (-s) / référent acquis (*th-*), c'est insister sur la spécificité du rôle singulier du locuteur dans la construction du sens à interpréter au moment même où les formes porteuses en sont données, donc distinguer les points de vues respectifs du locuteur et de l'allocutaire ; et renvoyer cette connexion signifié / référent à un « passé cognitif » réel ou simulé, c'est insister sur une communauté d'esprit partagée à l'instant de parole. Dans la première leçon de la méthode d'enseignement *Imagine you're English*, les présentations sont *This is Richard, this is Kathy, and this is Bill* (le chien), indépendamment de la distance spatiale : opposer Richard et Kathy en alternant *this* et *that* serait revenu à laisser entendre que les interlocuteurs (ici l'auteur de l'ouvrage et le lecteur) partageaient un savoir spécifique concernant Kathy alors que la présentation de Richard est heuristique et neutre en matière d'évaluation et de présupposition. Ce qui est en jeu, c'est la variation des degrés d'inclusion du point de vue allocutif au point de vue élocutif et non l'échelle de distanciation du référent.

Peut-on aller jusqu'à dire que *this* et *that* on déserté le terrain de la variation d'échelle de l'objet dans l'espace au profit de la variation du point de vue source ? Peut-être pas de manière aussi radicale, mais on observe bel et bien la conséquence attendue d'un tel déplacement : en anglais américain parlé, le renforcement de *this* par *here* et de *that* par *there* est courant, et il ne s'agit pas de produire un effet contrastif du type *-ci / -ça* en français. Dans la chanson *On Broadway* (*The Drifters* / George Benson, reprise dans la comédie musicale *All that Jazz*) on trouve '*Cause I can play this here guitar* « parce que je peux jouer de cette guitare » (que vous me voyez tenir à la main, qui est en ma possession et non pas la vôtre). *This* est normalement renforcé par *here* et *that* par *there* : *Johnny play that there guitar* « Johnny joue (donc) de cette guitare » (que tu tiens là dans tes mains) ; mais on trouve occasionnellement des renforcement croisés : *my god this lady can play that here guitar* (où *here guitar* est en contexte l'évocation allusive de la citation de Benson précédemment évoqué, et où *that* renvoie non pas à l'éloignement de la guitare mais à la complicité interlocutive requise pour que fonctionne la reconnaissance par le lecteur de la citation à laquelle l'auteur fait allusion. Ainsi, si les corrélations harmoniques *this / here* et *that / there* suggèrent que le glissement de *this / that* du pôle de l'objet-cible à celui du point de vue-source tend à créer un effet de vide susceptible d'appeler un adverbe locatif en renfort, les couplages disharmoniques du type *this / there* (rare) et *that / here* (plus fréquent) font apparaître que les pôles source et cible des covariations peuvent faire l'objet de traitements désolidarisés et munis de leurs valeurs sémantiques propres.

3. Le cas du français

Dans le cadre posé dans cette étude, la covariation du point de vue source et de l'échelle cible, on se contentera pour le français d'évoquer quelques propriétés centrales. Le démonstratif simple *ce* neutralise la covariation des deux pôles : *ce livre*. Le couple *-ci / -là* peut être adossé en guise de renforcement, soit au nom (*ce livre-ci, ce livre-là*), soit au pronom *lui* agglutiné au démonstratif (*celui-ci, celui-là*), soit directement au démonstratif (*ceci, cela*). Dans les deux premiers cas le couple *ci / là* distribue dans l'espace les objets selon l'échelle proximale / distale en instaurant une valeur contrastive et corrélatrice, laquelle peut être atténuée ou perdue lorsque *celui-ci* et *celui-là* renvoient à l'espace de la cohésion discursive plutôt qu'à celui de l'interaction. Dans le cas de *ceci* et *cela*, la notion sémantique n'est spécifiée ni à l'instant de parole par une unité lexicale, ni reprise mémoriellement par un élément pronominal *lui / elle* : le formant spatial *ci / là* occupe la position du substantif, et traite non plus du positionnement référentiel ou discursif du référent, mais du point de vue adopté face à l'identification du signifié : *prends ceci* (moi je sais ce que c'est, toi non) ; *prends cela* (nous savons tous les deux de quoi il s'agit) ; cf. *moi, je vais vous dire ceci / *je n'ai jamais dit ceci* → *ça* ou *cela* (sauf à « répéter » la chose que l'on est censé n'avoir jamais dite). Et cette discrimination des points de vue interlocutifs est neutralisée par *ça*, qui repère un objet dans l'espace en s'abstenant de rapporter son identification à un point de vue source exclusif (type *ceci*) ou inclusif (type *cela*), ce qui revient à s'abstenir d'identifier le référent faute d'observateur qualifié, et c'est bien ce que signifie *ça* – le désintéret ou l'incapacité à nommer la chose désignée (*qu'est-ce que ça pleut !*; le *Ça* freudien, etc.). On comprend l'enjeu phénoménologique des marqueurs : dans la répartition spatiale des objets, la spécification des points de vues à partir desquels s'attribuent les propriétés et se construisent les connaissances joue un rôle déterminant dans les processus d'identification et de nomination. C'est toute une philosophie intuitive spontanée qui se gère derrière ces corrélations langagières.

Pour ce qui est des adverbes *ici* et *là*, le français se singularise encore nettement. En anglais, l'alternance *here / there* semble jouer essentiellement sur le positionnement de l'objet dans l'espace-cible et non sur la variation du point de vue source. En français, on trouve bien sûr des emplois proprement « spatiaux » où un *ici* égocentré s'oppose à un *là* allocentré, mais les contre-exemples abondent, à la fois par inversion déictique (centrage allocutif) et par inclusion de regards tiers au point de vue source. Il en résulte l'existence d'un *là*₁ opposable à *ici* (variation de l'objet cible) et d'un *là*₂ non opposable à un *ici* (variation du point de vue source) :

On n'est pas ici pour changer le monde (on n'est pas à Jendouba pour refonder toute la linguistique)

On n'était pas là pour changer le monde (*là*₁: à Jendouba, passé, opposable à *ici*, le lieu que j'occupe au moment d'énoncer cette déclaration)

On n'est pas là pour changer le monde (*là*₂: *ici* et ailleurs, maintenant et en d'autres temps ; dans un espace d'inclusion ouverte, spatiale et temporelle, partant de moi locuteur, ouvert à l'allocutaire et éventuellement à tout délocuté indéfini quand bien même il ne lirait pas le texte – mais se ferait allocutaire en en prenant connaissance).

*Là*₁ s'oppose à *ici* sur l'échelle des repérages objectaux dans l'espace visé alors que *là*₂ marque l'inclusion d'autrui dans le point de vue source ou « espace visant » (au sens étymologique). *Là*₂ sort de l'opposition à *ici*, ce qui rend l'énoncé suivant humoristique mais non contradictoire (entendu dans une réunion de formation pour enseignants, lesquels protestaient contre la vacuité des contenus) :

On n'est pas ici pour être là !

Au cours d'un jugement, le même locuteur, le juge, a prononcé ces deux déclarations :

«*On n'est pas ici pour juger des opinions*», rappelle-t-elle un peu hautaine.

«*Dans une salle d'audience, on n'est pas là pour manifester!*»

La première assume la subjectivité d'un point de vue centré sur l'ego par repérage spatial exclusif ; la seconde rappelle un présupposé réputé convenu et rapporté à une source de point de vue élargi dont elle n'est que le porte-parole. C'est le même type d'alternance qui se joue en castillan avec *aquí* et *acá* chez les locuteurs pratiquant l'alternance :

Sin embargo, no estoy acá para excusarme o dar grandes introducciones, sólo estoy aquí para narrarles (una aventura)

Cependant, je ne suis pas là pour m'excuser ou pour faire de grands discours, je suis seulement ici pour vous raconter (une aventure)

Acá = le «*ici*» tel que vous vous le représentez et que je rejette, *aquí* = le «*ici*» que je redéfinis en me recentrant sur moi-même.

Conclusion

Les marqueurs de la spatialité réflexive et transitive tendent à organiser l'espace en fonction de l'intersubjectivité constitutive de l'acte de langage : ils mettent en scène une covariation bipolaire, celle de l'espace-cible construit à partir d'une source de point de vue, et celle de la source elle-même ; l'analyse ici proposée représente ainsi un prolongement de Victorri (2003) en plaçant l'intersubjectivité au cœur du processus constructiviste d'élaboration de la scène verbale. La réalisation de ce doublet varie considérablement en typologique linguistique au gré des systèmes unaires, binaires et ternaires (ou plus) et se présente sous des configurations variées : démission de l'espace-cible au profit de la variation de la source (anglais), cohabitation des deux niveaux (adverbes de lieux du français), y compris à des niveaux de morphologie simple ou composée échelonnées entre la langue et le discours via le figement (démonstratifs français) ; voire compositionnalité des deux processus (espagnol et italien, cas plus complexe pour ce dernier). C'est que la phrase, comme unité comportementale individuelle de production du sens, n'est jamais qu'une réplique inscrite dans la coordination intersubjective des faits langagiers constitutive de l'intelligence et du savoir du couple parlant et plus généralement du groupe loquens. La morphologie grammaticale mobilisée ne saurait se contenter de refléter « la » vision, construction ou représentation du monde relative au point de vue singulier, unifié et oppositif censé se prendre pour centre organisateur à l'instant de parole ; l'un de ses rôles fondamentaux est de négocier l'articulation et la coordination d'un point de vue instantané à d'autres points de vues présents (objet des théories de l'allocutivité et de l'interlocution) et absents (objet des théories de la polyphonie et du dialogisme) : il faut dépasser le primat de l'égoцентриté. L'idée n'est pas neuve (cf. le cours de D. Vinck à l'école d'été de IARCo en 2000)³, mais sa mise en œuvre dans le détail des systèmes, des emplois et de la diversité typologique continue de constituer un enjeu de taille, avec d'importantes conséquences et clarifications pour l'enseignement de langues comme le français, maternelle ou étrangère.

Bibliographie

- Bottineau D., « Language and enaction », Stewart, J., Gapenne, O. & Di Paolo, E. (eds), *Enaction: towards a new paradigm for cognitive science*, MIT, 267-306, 2010, sous presse.
- Bottineau D., « La théorie des cognèmes et les langues romanes : l'alternance *i/a* dans les microsystèmes grammaticaux de l'espagnol et de l'italien », *Studia Universitatis Babeş-Bolyai, Philologia*, LIV, 3, 2009, 125-151.
- Cadiot, P., 1997. *Les Prépositions abstraites du français*. A. Colin
- Corela* (2010), Espace, Préposition, Cognition - Hommage à Claude Vandeloise, Espace, Préposition, Cognition - Hommage à Claude Vandeloise.
<http://edel.univ-poitiers.fr/corela/document.php?id=2657>
- Dirven R, Pütz M. (eds), *The construal of space in language and thought*, Mouton de Gruyter, 1996.
- Douay C., *Éléments pour une théorie de l'interlocution*, Presses Universitaires de Rennes, 2000.
- Fauconnier G., *Espaces mentaux*, Editions de Minuit, 1984.
- Herskovits A., *Language and Spatial Cognition*, Cambridge University Press, 1986.
- Svorou S., *The Grammar of Space*, J. Benjamins, 1993.
- Vandeloise, C., 1986. *L'Espace en français. Sémantique des prépositions spatiales*. Editions du Seuil.
- Victorri, B., 2003. « Langage et géométrie : l'expression langagière des relations spatiales », *Revue de Synthèse*, 123. 119-138.

Vinck D. (2000), « Approches sociologiques de la cognition et prise en compte des objets intermédiaires », *Septième École d'été de l'ARCo*, Bonas, 10-21 juillet 2000, <http://www.arco.asso.fr/downloads/Archives/Ec/Vinck.pdf>